
Guillaume Cayet

Dernières pailles

Retourner l'effondrement
tentative 2



éditions
THEATRALES

Dernières pailles

Retourner l'effondrement tentative 2

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Les Immobiliers / Proposition de rachat, 2014

Une commune. Retourner l'effondrement tentative 1, 2016

La terre se dépose au fond. Retourner l'effondrement tentative 3, 2017

Chez d'autres éditeurs

Couarail, in *Juste trouver les mots...*, collectif, Lansman Éditeur, 2014

Guillaume Cayet

Dernières pailles

Retourner l'effondrement
tentative 2

Drame

éditions
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.

© 2016, éditions Théâtrales,
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-729-6 • ISSN : 1760-2947

Photos de couverture : © Michel Martin (haut), Aurélia Lüscher (bas).

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Dernières pailles*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Retourner l'effondrement tentatives 1 à 3 :

L'homme sans monde ou Le point de vue de Pénélope

« Étaient et sont des “hommes sans monde” tous ceux qui sont contraints de vivre à l'intérieur d'un monde qui n'est pas le leur, d'un monde qui, bien qu'ils le produisent et le fassent fonctionner par leur labeur quotidien, “n'est pas construit pour eux”, n'est pas là pour eux, un monde pour lequel ils sont prévus, utilisés et “là” mais dont les normes, les visées, le langage et le goût ne sont pas les leurs, ne leur sont pas autorisés. »

Günther Anders, *L'Homme sans monde*, trad. Michèle Colombo

Fin de la petite paysannerie, fin de la ruralité, délires survivalistes, film post-apocalyptique, fin de l'Histoire ; l'ultimatum n'a jamais été aussi proche. C'est en tant que morts en sursis que nous existons désormais. Il n'y aurait plus d'alternative que le constat larmoyant de l'échec, que la triste figure d'un jugement prochain, que des tentatives malodorantes de rachat et d'expropriation. L'art serait alors à la contemplation de ce désespoir macabre, la politique à la tentative de cautérisation de cette vieille peau campagnarde (des référendums consultatifs) ou bien à la propagation de ce capitalisme sauvage (des essais d'extraction du gaz de schiste), de cette destruction programmée de notre habitat naturel. Alors nous afficherions notre défaite. Alors nous aurions perdu, tout simplement, et dirions comme eux qu'il « n'existe pas d'alternative à ce mode de vie capitaliste et néolibéral non négociable » (pour paraphraser Thatcher et Bush). Alors « peuple victime », nous nous afficherions comme vaincus, nos cris pythiques seraient romantiques et la domination de leurs unités discursives (« tout est à terme ») ô combien justifiée par cette place de subalternes que nous nous réserverions dans l'Histoire.

Seulement, une contre-narration existe. Elle fait le pari de dire que pour ne pas subir une histoire, il faut en raconter mille autres. Elle fait le pari de dire que la narration est une technique de lutte. Elle fait le pari de dire que l'imagination peut tout sur le réel, lorsqu'elle est pensée comme le coup de tambour qui martèle les crânes et non comme la pierre de l'Église

au centre du village. Lorsqu'elle est pensée comme le cri de la discorde et non du ralliement au tribun. L'apnée du tiraillement et non l'asphyxie de la messe. Elle fait le pari de dire que l'imagination est le cheval qui tire le réel de son embourbement. Elle ne répète pas la révolution, elle préfigure sa possibilité. Non son avènement sacré, mais son éventualité profane. Ces trois histoires, publiées successivement, nous les nommons tentatives, pour *tenter* de retourner cet effondrement programmé. Pour *tenter* de penser un en dehors, d'autres possibles, pour *tenter* de retourner l'ordre narratif obséquieux dominant, pour *tenter* de voir ce qu'il y a derrière. Après. Pour *tenter* de percer le secret que l'imaginaire caresse. Non pas un monde sans nous, mais un « nous » sans leur monde. Pour *tenter* de parler de ceux qui s'organisent. Pour *tenter* de parler de ceux qui ont déjà survécu à l'effondrement.

Ici et toujours, *Voraltewelt* (« le Vieux Pays »). Ici un peuple probable et fantasmé, tantôt armée de réserve du Capital tantôt armée de la Révolution, qui se manque et continue de se manquer, un peuple de la nuit et de la page noircie. Ici l'écriture confrontée à la page blanche. Ici le point de vue de Pénélope, de celle restée sur la rive, de celle en dehors du récit dominant. Ici donc, ceux et celles qui tissent, qui ont tissé et qui continueront de tisser. Ici : les contre-Ulyssien-ne-s. Celles et ceux qui n'ont pas eu d'odyssée. Parce que la mort et la fin sont politiques. Parce qu'elles participent à cette narration dominante à déconstruire, ces trois tentatives distinctes visent à appréhender le chant du possible sur la ferraille du réel. Ici, nous dirons un autre monde ou rien. Ici nous tenterons de *Retourner l'effondrement*.

Guillaume Cayet

Quels modèles d'agriculture pour demain ?

Après la seconde guerre mondiale, la France et l'Europe qui avaient faim ont décidé de développer la production agricole pour atteindre l'auto-suffisance alimentaire.

Avec l'aide des États-Unis, puis la création de la PAC (politique agricole commune de l'Union européenne), le modèle agricole mis en place reposait sur un système industriel : intensification (développement de la sélection...), spécialisation des productions, utilisation du pétrole (engrais, pesticides), mécanisation, limitation des besoins en main-d'œuvre, développement de l'industrie agroalimentaire. Son but était de satisfaire les besoins alimentaires à un coût acceptable pour le consommateur mais à un coût plus élevé pour le contribuable via les subventions versées aux agriculteurs.

Ce système a très bien fonctionné puisque dès les années 1980 l'Europe est devenue excédentaire et même exportatrice, au détriment des pays non-autosuffisants à qui nous avons refusé ce droit en leur bradant nos excédents. La paysannerie a fondu comme neige au soleil en fournissant de la main-d'œuvre à l'industrie et au secteur tertiaire jusqu'à l'arrivée du chômage. L'industrie agroalimentaire française s'est développée, devenant le « pétrole vert » de notre économie.

Malheureusement, alors qu'il était temps de changer de modèle, la machine a continué à s'emballer et ne s'est jamais arrêtée. Comme dans tous les secteurs de l'économie, la course à la productivité s'accélère dans le monde agricole avec son lot de désastres.

Les méthodes de production intensives et industrielles portent atteinte à l'environnement, à la Terre que nous laisserons à nos enfants et au bien-être animal. La concentration de la production (« ferme des 1 000 vaches ») s'effectue dans les zones les plus riches (terres les plus productives, proximité des ports), au détriment des zones « pauvres » en déprise. Nous observons la disparition des bonnes terres au profit de l'urbanisation (comme à Notre-Dame-des-Landes, autour des grandes métropoles).

Est-il normal que les paysan-ne-s, en crise perpétuelle, présentent le taux de suicide le plus élevé de toutes les catégories socioprofessionnelles, souffrent du célibat et de préjugés négatifs (sursubventionnés, pollueurs) ?

La vision culturelle de la paysannerie nous parle : on a presque tou-te-s le souvenir d'un (arrière-)grand-père paysan. Nous sommes ce que nous mangeons et l'agriculture produit notre alimentation : le vivant, la nature, l'environnement sont en danger et nous préoccupent. Le paysan fait le paysage et nous voulons préserver l'authenticité de la nature. D'autre part, l'agriculture industrielle coûte très cher à la collectivité, en subventions à la production, en soutiens importants à l'industrie agroalimentaire, en coûts induits (coût des transports, coût écologique de l'industrie carbonée), tout en détruisant pourtant l'emploi (un agriculteur travaillant seul sur 200 hectares touche 40 fois plus de subventions qu'un maraîcher cultivant 5 hectares).

Dans ce contexte, des paysan-ne-s responsables changent de pratiques (se convertissent au bio, développent des marchés locaux, « désintensifient » leur production) et défendent l'idée que l'agriculture paysanne et biologique peut nourrir le monde et être un formidable gisement d'emplois grâce à une autre répartition de la production afin qu'il y ait des paysan-ne-s nombreux-e-s et partout. Des consommateur-trice-s averti-e-s cherchent des produits de qualité, bio, locaux, et s'évertuent à soutenir des paysan-ne-s dont les modèles de production et de commercialisation ne sont pas intensifs et industriels (amap...). Nous observons aussi l'arrivée de jeunes et de moins jeunes, venant de tous horizons, attiré-e-s par le métier, voire par l'état de paysan-ne-s, et qui frappent à la porte du monde agricole. Ce sont souvent des « paysan-ne-s sans terres » (comme au Brésil) et dont les moyens financiers sont limités, ce qui hypothèque leurs chances de se lancer. De même des citoyen-ne-s avisé-e-s défendent une autre manière de développer l'agriculture, une autre répartition du foncier (association Terre de Liens), une autre répartition de la production, luttent contre l'élevage industriel (association L214).

Pour inventer ces nouveaux modèles, vertueux, respectueux des autres et de l'environnement, nous devons (re)lier agriculture et alimentation. Alors prenons soin de nos paysan-ne-s afin qu'ils prennent soin de notre alimentation et qu'ainsi l'agriculture produise la meilleure nourriture.

Jean-Paul Onzon, paysan en agriculture biologique ¹

1. Toutes les notes qui figurent en fin d'ouvrage sont de Guillaume Cayet. Elles ont été relues et précisées avec la bienveillance et la collaboration de Jean-Paul Onzon.

« Que le déluge
Nous apprenne à nager
Mais que les oiseaux
Ne nous apprennent pas
À migrer »

Faraj Bayraqdar, *Je ne l'aime pas en deuil*,
trad. Claude Krul

« Au commencement, il y a ces routes.
Au bout des routes, il y a les fermes. »

Raymond Depardon, *La Vie moderne*

Personnages

EVA, 43 ans, experte-comptable, mariée à Paul

PAUL, 38 ans, associé de l'exploitation, marié à Eva

SARAH, 32 ans, professeure des écoles, mariée à Karl

KARL, 30 ans, associé de l'exploitation, marié à Sarah

LE MAURICE, père de Paul et Karl, mort l'année passée

Les règles du jeu

Une barre oblique « / » indique le point d'interruption lorsque les répliques se superposent

Un tiret moyen « - » en fin de réplique indique que la phrase n'a pas pu être terminée

Un tiret moyen suivi d'une majuscule au sein d'une même réplique indique que la pensée n'a pu être terminée

Les phrases entre parenthèses « () » indiquent des apartés

Les paroles en italique prononcées par Le Maurice sont sa voix intérieure, comme murmurée

Point de grammaire : le pronom pluriel « illes » a été préféré, afin de combler l'absence d'un pronom pluriel commun. Le trait d'union « - » a été choisi pour rendre le neutre, typographiquement

Au fur et à mesure de la pièce, les corps sont recouverts de fiente. La pluie les en lavera.

LE MAURICE.- À l'Est français, VoralteWelt, un village éculé du sillon lorrain, dans une petite exploitation agricole céréalière, il y a la toile peinte : un horizon de terres. À l'entrée du village un panneau délavé où des enfants jouent les caïds avec un ballon de foot « Se croire en sécurité c'est risqué // Rouler au pas » (de toute manière les enfants ici n'existent plus, ou pas encore. Ils sont des diadèmes morts, nimbés pour vieux sédentaires, photographies des temps écoliers rappelant à celui qui croise leurs regards sur le bois de cheminée que le temps a bien filé). Des panneaux « Maison à vendre », « Terres en jachère ». Une petite stèle à la gloire passée du feu général Machin qui a libéré le village en 44 – on a toujours été en avance ici. Une MJC à la gloire de Jean Jaurès et de Léo Lagrange. À côté de la mairie une affiche Europe Écologie Les Verts défigurée par une autre Les Républicains défigurée par une autre Les Insurrectionnels légitimistes (un souvenir de 1832 et de Vendée), défigurée par d'autres, le tout recouvert par une affiche du grand et vaillant Rassemblement bleu Marine qui libérera le village à nouveau. Sur le fronton d'une petite maison en pierre polie on peut y voir une fleur de lis témoignant du soutien passé mais non moins vif au groupe d'extrême-droite Action française (on n'est pas loin non plus dans ces coins de l'OAS, des Bastien-Thiry et des Chasse, pêche, nature et traditions). Un peu partout des maisons qui se vident mais les corps qui restent là quand même, luttant contre leur propre désolation, les pelletées de terre comme paupières, les corps s'enchaînant, les générations s'emboîtant, s'empilant comme des conserves sur l'étagère dans le bunker (ici on a vécu la guerre alors quelque part il y a toujours un trou – que nous nommons « zone de repli » – dans la terre ou dans la tête au cas où la fin du monde se pointerait). Sur le fronton de la mairie il pourrait y être inscrit : « Ici : c'est d'ici que tu viens et d'ici que tu t'en retournes et tout retournera à la terre ». Là : des chasseurs font la nouba de l'aube au foie de sanglier sauté, quand tu montes dans le 4X4, le mec – traqueur – te pointe les territoires guerriers, il dit : ici c'était la résistance, ici c'était le maquis – on était rouge dans le temps – tout ça : nos vieux s'y sont fracassés contre les nazis. C'est là qu'on chasse. Sur la vitre arrière à côté de Jack le chien, un sticker : « La nature est notre culture ». Et c'est pas un coin de paradis ça qu'il te dit, et pour les champignons je te dis pas. Après quelques maisons, la grande ligne droite qu'on dit – un

souvenir du Tour de France passé par là en 99 (l'année de la tempête) –, et après la grande ligne droite faut continuer tout droit et c'est au bout du chemin, tu passes le char – ce qu'il en reste –, la vieille mine désaffectée qui gueule son désarroi, la petite vieille coco à son troquet, l'Ingrid, même qu'on l'appelle Rosa du nom de la Luxembourgeoise – on était rouge dans le temps –, qui dit «il n'y aura de toute manière pas d'autres mondes, alors autant trouver d'autres façons d'habiter celui-ci», et c'est là. Car au sortir de ce village, il y a la route du Bout du Fond, tu peux y accéder directement par la nationale en prenant par l'autre côté mais ça n'a pas vraiment d'intérêt. Tu louperais les massifs, le col à tête d'épingle, la sortie du village, la nature reprenant droit, la Gilberte sur son banc à te faire signe de l'œil que le cagnard pourrait bientôt tou-te-s nous refroidir la carcasse. Et c'est là, dans ce chaos post-européen, où les clowns de Bruxelles jouent de la magouille avec la PAC, où les terres dévastées par la mort de la sidérurgie et celle de l'agriculture ont laissé la place vacante au regain idéologique et identitaire, qu'une scène s'installe. Cette scène donc. Au commencement la route, et au bout de la route la ferme. Cette ferme donc : un corps. D'un côté (dépendance gauche) chez Eva et Paul, anciennement chez le Maurice – du nom d'un cousin germain que l'on m'avait appelé. De l'autre (dépendance droite) chez Sarah et Karl. D'un côté les revenu-e-s, en langage de pirate on dirait : les décosté-e-s. De l'autre les pas parti-e-s, les ceux-qui-sont-resté-e-s, en langage de Vosgien, on dirait les bien-de-chez-nous. Ce corps donc. Le mien. Celui du Maurice. Parti l'année passée. D'un accident sur son tracteur que l'on dit parmi. D'autres en disent autrement. Que le Maurice se serait foutu le camp. Qu'y en a pas mal dans le coin, qui ont pris la corde pour l'escampette parce que la paille commençait à puer la tôle¹. Au lointain de la toile peinte, il y a donc ce corps. Celui d'une paille devenue tôle : en décomposition, ou bien plutôt, en mutation. Le Sanglier écorché de Jean Fautrier. Quand la voiture se gare dans l'allée (c'est si tu n'as pas pris par la nationale) c'est Eva qui accueille, en patchwork qu'elle dit, quarante-trois ans, le sourire à l'horloge, la sympathie lui toquant le front, – c'est qu'elle en a vécu des hivers en ville qu'elle dit, et de la joie tintinnabulent les multiples bibelots qui lui revêtent les manches – c'était pour le gosse ça, complète le Paul, de vingt ans son mari et de trente-huit ans sur Terre, l'ainé, l'œil rachitique et la face fragile, lui qui tambourine d'espoir, toujours en habit de pré quand l'été est au champ, de quinze pommes au-dessus du sol il dit – on travaille pour que ça se remette ici, on ne sait pas si c'est sa taille ou une quelconque

suprématie de l'audace mais ses lèvres n'ont de cesse de faire le petit chant agréable de la vie qui murmure (lorsqu'au réveil l'on parcourt l'arôme de son café en se récitant à soi-même les nouvelles lues dans le quotidien du matin), – ici les nouvelles, c'est pas frais du matin on va devoir faire avec, parce qu'on a vendu les vaches, parce qu'il y a des lettres de rappel, parce que les dettes, parce que là-bas, là-bas c'est Karl, le frère, trente ans – faites pas attention à la mine grise c'est qu'une brique lui est tombée sur le coin de la carcasse, c'est la gueule qui veut pas se remettre depuis la mort du pater, Karl sourit peu, mais ses lèvres forment autour de ses dents une sorte d'harmonie naturelle, comme un aimant, le sublime ayant teinté ses yeux, il passe sa main sur le derrière de sa nuque, en essuyant les gouttes perlantes avec la virile fébrilité de celui qui ne peut plus s'excuser, il dit – si vous cherchez ma femme, faut pas croire, elle travaille – à boire, y a que du rouge ou du kéfir, quand elle rentre de l'école, Sarah parlerait bien de «fratrie», trente-deux ans dans le bled, elle les connaît les gaillards, – on va se relever qu'elle dit, on va se relever, elle déboutonne le bas de son chemisier, comme pour se donner de l'air, sourit, mal à propos, sur une phrase ou deux lancées sur l'Éducation nationale, quand elle rit on dirait qu'elle chante. Illes sont un peu une île tous les quatre. De dehors on pourrait convenir d'une certaine perfection du tableau, à vol d'oiseau par exemple, ou avec l'ingénuité d'un regard citadin. Une île, malgré elle-même, où l'on poserait ses plumes pour s'y lover tendrement, avec affrontements sentimentaux, larmes post-coïtales, dérapages et bonnes moralités bourgeoises. Seulement, à y regarder de plus près, leur île ressemble davantage à une terre suspendue à ses deux extrémités par des fils de lin, eux-mêmes tenus à bout de bras par des hommes à l'allure de géants, essayant de tirer à l'avantage de leur tribu – celle du repli ou de l'ouverture – cette île, insupportablement tenace entre ces deux extrémités

1. Des vers dans la tête

Arrachons la joie aux jours qui filent

Lundi, devant la cour de l'exploitation

Des tables dressées, comme un banquet de fête de village. Eva et Sarah sont assises à table, les autres chaises sont vides. Paul se tient debout sur une table. Il a convié tous les membres de sa famille à une petite cérémonie, mais personne d'autre n'a été invité. Un peu plus loin, une sorte de périmètre de sécurité a été établi autour de lui. Aujourd'hui c'est la danse du coq. Deux bouts d'une même corde pendante, enroulée autour d'une poutre. À l'extrémité du premier bout : une bouteille de clairette. À l'autre : rien. Un nœud (entre les deux bouts de corde) a été fait pour tenir cette structure en place. Le jeu consiste en la cérémonie suivante : on met le feu au bout laissé vide. Lorsque le feu atteint le nœud, la corde est en déséquilibre. La bouteille de clairette se brise au sol. Et c'est bingo. Car, à partir de la mise à feu, un décompte s'amorce. La bouteille tombée, le numéro gagnant remporte le coq. Ici : le coq est une poule. Pour que cette cérémonie fonctionne, il faut avoir au préalable vendu les tickets sous la forme d'une tombola. Dans le décompte de Paul, cette chose épuisante, que les gardes-malades nomment l'éclair de vie

SARAH.- Tricoter, paraît que les vieilles faisaient ça par transfert. Sinon paraît qu'elles auraient buté leurs vieux. Nous pour pas les buter qu'est-ce qu'on fait, on met la table. Y a personne à son machin. Franchement, on devrait aller s'acheter / des aiguilles

PAUL.- Je suis heureux d'un tel jour pour notre famille. Heureux, oui, et mélancolique, bien sûr. J'aurais aimé partager ces sentiments contradictoires avec tous les membres de ma famille, mais je vois que mon associé en a voulu autrement. Cette semaine, nous allons perdre un hectare, mais nous redresserons la tête. Puisque la mairie en a décidé ainsi, vendredi, le conseil ratifiera le plan et nous redresserons la tête. Un nombre important de nos terrains agricoles passeront terrains à urbaniser, et nous redresserons la tête. Avec seulement un hectare vendu en terrain constructible, nous redresserons la tête. Notre village redressera la tête. Nos têtes

redresseront leurs yeux. Nous n'aurons plus le regard dans la terre, mais vers l'horizon – Je pense à mon fils aussi qui n'aura plus à s'inquiéter des dettes / de –

EVA.- Paul

PAUL.- Je pense à mon père aussi, parti, voilà un / an

EVA.- Paul

PAUL.- Il pleuvait –

SARAH.- Maintenant avec cette chaleur, c'est à boire qu'il / nous faut

PAUL.- Alors pas de discours, j'ai compris. Alors que le coq s'ampoule, ou que la poule s'empale. On est le combien aujourd'hui

SARAH.- Le 20

PAUL.- Alors c'est parti. Et 20 (*décompte*)

EVA.- Servons-nous un verre, que le bonheur ait sa part

SARAH.- À quoi peut-on bien trinquer, tu dresses des tables et puis il n'y a personne. Même les coqs ne chantent plus. À côté dans leur usine, même pas un gloussement, tous modifié-e-s à la pilule pour pas faire de bruit. Bientôt des petits cachetons pour que les bêtes restent endormies toute leur existence. C'est le Père qui se retourne. Ici les protestants jouaient à la tombola, les catholiques au loto, les communistes aux banquets républicains, mais c'était le dimanche. Et seulement le / dimanche

EVA.- (*lève son verre*) À ce jour de fête

SARAH.- C'est demain exactement

EVA.- Il est de bon ton que la joie conjoigne le deuil. La mairie l'a dit, ce matin, le maire avec son écharpe tricolore, devant tout son parterre de disciples : « Un an après le tragique accident de Maurice Vignier, notre village redressera la tête ». On devrait l'encourager. Pour le coq

SARAH.- Quand le coq est une poule

Le nœud se rompt. La bouteille tombe. Le décompte s'arrête

PAUL.- Le numéro (*ici mettre le numéro*), mesdames et messieurs, le (*ici mettre le numéro*)

Guillaume Cayet

Dernières pailles

Retourner l'effondrement tentative 2

Dans son triptyque *Retourner l'effondrement*, Guillaume Cayet investit un théâtre politique et engagé, tout en proposant des partitions concrètes à des distributions d'acteurs variables. Il s'agit d'un retour à la terre, mais celle d'un terroir militant qui refuse la fatalité de l'exode et du dépérissement.

Dans ces *Dernières pailles*, deuxième volet indépendant des autres, l'été débute, mais, accablés de chaleur, les blés tardent à pousser. Deux frères vivent avec leurs compagnes dans la ferme familiale. Le premier a toujours vécu dans l'exploitation ; le second est revenu s'y installer après la mort du père et un exil urbain. Entre tradition et modernité, le bloc que constitue cette fratrie va se fissurer à la suite d'une proposition censée permettre de combler leurs dettes : la municipalité propose de classer les terres agricoles de la famille en zone constructible. Cet événement fera éclater le vernis des relations familiales : chacun doit désormais choisir son camp entre la raison vouée à ancrer ce déclassement et la fidélité à l'histoire personnelle.

Ce texte, mettant en scène cinq personnages (deux femmes, trois hommes), est une ode à un théâtre de l'intime, nid de passions âpres, mais dont les ressorts politiques sont éminemment actuels.



ISBN : 978-2-84260-729-6 | 14 €



www.editionstheatrales.fr